

cette vaste presqu'île. Au nord s'étend un désert qui se prolonge d'un côté jusqu'en Syrie, de l'autre jusqu'aux bords de l'Euphrate. Toute la côte, depuis Suez jusqu'au golfe Persique, est bordée par le Tehama, plaine basse et d'une aridité affreuse. L'intérieur est diversifié par de grandes chaînes de montagnes dont les pentes sont couvertes d'arbres et d'arbrisseaux; les vallées, arrosées par des ruisseaux abondans, peuvent être cultivées avec avantage. Quoique les instrumens aratoires dont les Arabes font usage soient très-grossiers, cependant ce peuple montre en agriculture plus d'intelligence que la plupart de ses voisins. Dans plusieurs parties de l'Yemen, les champs sont tenus aussi soigneusement que des jardins. Il n'y a pas assez d'eau pour faire croître le riz, de sorte que l'on sème principalement l'orge, le millet et le durra. Quelques plantes précieuses distinguent les coteaux de l'Arabie : ce sont le cafier, le baume de la Mecque et l'arbre de l'encens; ce dernier devient plus beau sur la côte d'Afrique opposée à la presqu'île. Le café de l'Yemen, si avidement recherché dans tout l'univers, est dédaigné dans le pays qui le produit; on ne fait cas que de l'infusion de la cosse qui contient la graine.

La vie pastorale est celle pour laquelle les Arabes ont le plus de penchant. L'Arabie semble

être la patrie du cheval, du chameau et de l'âne. Ces animaux y sont plus beaux que dans tout autre pays. On sait que rien n'égale l'attention des Arabes à soigner et surtout à élever leurs chevaux. Ils tiennent leur généalogie avec une exactitude incroyable; elle remonte quelquefois jusqu'à deux mille ans. Tous les moyens sont employés pour prévenir les supercheries; les faits sont constatés par des témoignages écrits : et, quoique les Arabes ne se fassent pas généralement scrupule du parjure, cet objet est pour eux d'une importance si imposante, qu'on n'a guère d'exemple qu'ils aient prévarié sur ce point. Un cheval de race distinguée se vend de 800 à 1,000 piastres fortes. La légèreté et la délicatesse sont les traits caractéristiques de la jument arabe; les Turcs préfèrent, au contraire, les chevaux plus robustes et plus gros. L'âne d'Arabie est un animal bien supérieur à la race abâtardie et dégénérée que nous voyons en Europe : il est grand, bien fait et vif. Niebuhr pense que pour voyager il est préférable au cheval.

Les Arabes diffèrent de tous les peuples qui habitent les autres pays de l'Asie; c'est surtout chez les Bedouins qui vivent dans le désert, et qui ont peu de communication avec les étrangers, que l'on remarque les traits distinctifs qui caractérisent l'Arabe. Le Bedouin vit de la manière la

plus simple, dans une tente faite d'une grossière étoffe de laine, et partagée en deux pièces; les hommes occupent celle qui est sur le devant, les femmes se tiennent dans celle de derrière. L'ameublement ne consiste qu'en tapis et en nattes pour s'asseoir. L'Arabe du désert se nourrit de dattes, de millet, de doura, du lait de ses chameaux: par goût et par nécessité, il est extrêmement sobre.

Les cheikhs sont très-fiers de leur naissance; leur vanité, à cet égard, n'a d'égale que dans l'orient; elle ressemble à celle dont on faisait parade en Europe dans les temps de la féodalité. Les arbres généalogiques de ces cheikhs remontent à un grand nombre de siècles, et prouvent leur descendance, soit de Mahomet, soit d'un ancien cheikh. Leur noblesse est d'autant plus estimée, qu'elle dépend uniquement de la naissance, et ne peut être conférée par le diplôme d'un prince.

Les cheikhs bedouins ont leurs délicatesses de point d'honneur: si l'un de ces cheikhs dit à un autre: « Ton turban est sale, ou ton turban est de travers, » une telle injure ne peut se laver que par le sang. Le droit de vengeance personnelle est pleinement reconnu; on la poursuit, et contre l'auteur de l'offense, et contre toute sa famille. Quoiqu'il y ait un tarif fixé pour le prix du

sang, il est bien moins honorable de l'accepter que d'exiger sang pour sang. Souvent une querelle de famille se transmet ainsi de génération en génération.

Les femmes jouissent de plus de liberté en Arabie que dans les autres pays mahométans. La polygamie n'est en usage ni dans la classe moyenne, ni dans la classe inférieure; quelques grands personnages même trouvent que c'est assez d'une femme. L'intérieur des maisons n'est point gardé par des eunuques. Les femmes se montrèrent sans voile à Niebuhr et à ses compagnons, sans que les maris en fissent paraître la moindre jalousie.

L'Arabie est divisée en un grand nombre de tribus indépendantes, gouvernées chacune par un cheikh. Elles forment souvent des ligues entre elles pour leur défense mutuelle, mais rien ne ressemble au régime républicain. Trois territoires plus peuplés que les autres ont donné naissance à de petites principautés: ce sont, celui de la Mecque et de ses dépendances, l'Yemen et l'Oman; l'iman de Mascat règne dans ce dernier pays; le chef de la Mecque a le titre de schérif. Ces princes exercent leur pouvoir de la manière la plus arbitraire; il y a, dans le régime de ces états, quelque chose d'irrégulier et de vague.

Vers l'époque du voyage de Niebuhr, une nou-

velle puissance s'éleva en Arabie ; c'est celle des Vahabites. Ils ont pris naissance dans l'Yemen. Leur fondateur, Cheikh-Mohammed, fils de Vahab, s'annonça comme le réformateur de l'islamisme ; il reconnut que le Coran, écrit par Dieu même, était descendu du ciel, et que Mahomet était l'instrument dont l'Eternel s'était servi pour le faire connaître aux hommes ; il adopta donc tous ses dogmes et tous ses préceptes ; mais il rejeta toutes les traditions reçues par les Musulmans.

Cheikh-Mohammed, après avoir fait quelques progrès dans sa tribu, voyagea en Syrie et sur les bords de l'Euphrate ; rejeté à la Mecque et à Damas, chassé de Bagdad et de Bassora, il revint en Arabie, et fut plus favorablement accueilli d'Ebn-Saoud, émyr de Dereieh, dans le Nedjed, et d'El-Hassah, sur les bords du golfe Persique.

Ebn-Saoud, à la tête d'un peuple formé par la guerre, et animé par des victoires, contribua puissamment à la propagation de la nouvelle secte. Le 27 avril 1803 il entra dans la Mecque, et détruisit huit tombeaux magnifiques érigés en l'honneur des descendans de Mahomet. En 1804, les Vahabites prirent Médine. Ainsi, les deux cités saintes se trouvèrent au pouvoir de ces nouveaux sectaires. Ils ne découragent cependant pas les pèlerinages, excepté qu'ils défendent l'approche d'un corps armé, et l'usage de certaines cérémo-

nies qu'ils regardent comme superstitieuses. Ils parvinrent à se rendre maîtres de toute l'Arabie intérieure, et même d'une partie de la côte ; ils furent en état d'avoir sous les armes une armée de 100,000 hommes. Quoique pour la discipline elle fût inférieure, même aux Turcs, cependant elle était pour eux, dans l'état de décadence de leur empire, un ennemi formidable. Pendant long-temps les pachas de l'orient tremblèrent devant les Vahabites. Enfin, Mehemed-Ali pacha d'Egypte, doué de plus d'énergie et de talent que ces tyrans subalternes, a envoyé en Arabie son fils Ibrahim-Ali à la tête de troupes aguerries. Celui-ci a réussi en 1820 à battre les Vahabites, les a repoussés dans leur pays, s'est emparé de Dereieh, capitale de leur empire, a délivré les villes saintes, et a dispersé la secte nouvelle.

L'Arabie est sujette à des vicissitudes continues. Lorsque lord Valentin visita la mer Rouge, en 1804, il passa quelque temps à Mokha. La puissance de l'iman de Sana déclinait visiblement. Le schérif d'Abou-Arisch, attaché à la secte des Vahabites, s'était emparé de Loheia, dont il voulait faire le principal entrepôt du commerce du café. Les recherches d'un naturaliste qui accompagnait le noble voyageur, confirmèrent l'opinion que le Tehama, dont l'aridité et la stérilité surpassent tout ce que l'on peut imaginer, avait jadis fait

partie du lit de la mer; car en creusant à une profondeur peu considérable, on trouva que les couches du terrain étaient composées entièrement de productions marines. Le port de Mokha n'était plus si florissant, bien qu'il fût encore le grand marché pour le café. Le commerce de cette denrée avait, depuis quelques années, pris une direction nouvelle, en conséquence de la part que les négocians américains y avaient. Au lieu de remonter le golfe Arabique, puis d'être distribué dans la Méditerranée par la voie d'Alexandrie, les Américains lui faisaient prendre la route de l'Océan, en doublant le cap de Bonne-Espérance. La concurrence des Américains avait fait monter le prix du café de trente-six à quarante et même à cinquante piastres la balle. La compagnie des Indes avait été obligée de se retirer entièrement du marché, car elle ne pouvait vendre, en Europe, une balle au-dessous de 250 francs; tandis que les Américains l'y importaient à 175 francs. La totalité de ce qui sortait d'Arabie était estimée à 16,000 balles, pesant chacune 505 livres. Mokha expédie aussi de la gomme arabique, de la myrrhe et de l'encens. Aden absorbe la plus grande partie du commerce de ces deux derniers objets. La population de Mokha était alors au plus de 5,000 âmes.

Seetzen, après avoir parcouru la Palestine, en

1806, prit le costume d'un Musulman, afin de visiter l'Arabie avec plus de sécurité. A Suez, il s'embarqua sur un des navires qui portent les pèlerins. En passant devant Raboy, village maritime, chacun se revêtit de l'ih hram, c'est-à-dire de l'habillement des pèlerins; il consiste en deux grands morceaux de toile; avec l'un on s'enveloppe la ceinture, avec l'autre on se couvre les épaules, après s'être préalablement rasé la tête, et s'être lavé le corps dans la mer. Ainsi métamorphosés en hadjis ou pèlerins, les fidèles profèrent une invocation commençant par ces mots : *Li beik : Alla humma li beik, etc.* Seetzen regarde cette formule antique de prière comme ayant été jadis adressée à Bacchus.

Arrivé à Djedda, le voyageur se plaça sous la protection d'un négociant maure. La route menant à la Mecque était parfaitement sûre. On traversa le Tehama, et, en sortant de cette plaine aride, on chemina au milieu de montagnes la plupart granitiques. A la Mecque, Seetzen loua un nottaouf ou guide, qui le conduisit au temple, connu chez les Musulmans sous le nom d'*El-Harram* (temple par excellence). C'est un carré majestueux, long de 500 pieds, large de 200, et entouré d'un triple et quadruple rang de colonnes et d'arcades. Les maisons s'élèvent au-dessus; les montagnes qui environnent la ville, surmontent

le tout; ce qui forme un amphithéâtre d'une magnificence extraordinaire.

La kaaba, nommée aussi Beït Allah (maison de Dieu), est un massif carré irrégulier, situé au centre de la cour formée par les portiques. La longueur du plus grand côté est de trente-sept pieds; sa hauteur est de trente-quatre pieds quatre pouces. La porte, tournée au nord-est, a huit pieds de haut, et quatre pieds dix pouces de large; elle a deux battans en bronze doré et argenté; un énorme cadenas d'argent la ferme. Un socle en marbre entoure le pied de la kaaba. A quarante-deux pouces au-dessus du sol, à l'angle à gauche de la porte, est incrustée, dans le mur, une pierre noire, bordée tout autour d'une grande plaque d'argent d'un pied de large environ. Les Musulmans croient qu'elle fut apportée, par l'ange Gabriel, à Abraham, lorsqu'il construisait la kaaba. Elle est basaltique. Les baisers et les attouchemens continuels des fidèles en ont usé la surface, qui est devenue inégale.

La partie intérieure de la kaaba ne consiste qu'en une salle dont le toit est soutenu par deux colonnes. Une tenture en soie rose couvre le plafond, les colonnes et les parois; les soubassemens et le pavé sont en beau marbre. La kaaba est enveloppée, en dehors, d'une grande toile noire qui pend jusqu'au bas. Tous les ans on en apporte

une nouvelle du Caire : c'est aussi de cette ville qu'est apporté le rideau brodé en or et en argent destiné à couvrir la porte.

Seetzen s'acquitta de toutes les cérémonies prescrites par la dévotion musulmane. Des milliers de pèlerins entourèrent bientôt la kaaba. Il y en avait de tous les pays où l'islamisme s'est répandu : Arabes, Turcs, Maures, Nègres, Persans, Afghans. Enfin des hommes, accourus des contrées les plus reculées à l'orient, rivalisaient à qui déploierait le plus de ferveur, dans la visite des lieux saints. Entraînés par l'ardeur de leur zèle pour baiser la pierre noire, ils se précipitèrent en foule, et confusément les uns sur les autres, de sorte que Seetzen craignait qu'il n'y en eût quelques-uns d'étouffés. Il avoue que le nombre et la variété de ces groupes, et le tumulte religieux dont il était témoin, offraient un des spectacles les plus extraordinaires qu'il eût jamais été contemplé.

De la Mecque, Seetzen porta ses pas vers Médine, où est le tombeau du prophète. Cette ville est entourée d'un mur; elle était alors gouvernée par un émyr vahabi. Le pays voisin est composé entièrement de lave poreuse, ce qui donna lieu au voyageur de supposer, qu'il avait jadis été exposé à l'action des feux volcaniques. La mosquée principale est un vaste édifice soutenu